

XYZ. La revue de la nouvelle

Barbie

Nathalie Olivier



Numéro 92, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3024ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Olivier, N. (2007). Barbie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (92), 57–58.

Barbie
Nathalie Olivier

JE SORTAIS à peine d'un rêve où la terreur se mêlait à la sensualité. Encore une de ces histoires de prince charmant à la con ! Blond aux yeux bleus, évidemment. Il m'avait séduite en silence. Nous avions bu. Beaucoup.

Comment un homme tel que lui était-il tombé sous mon charme, sous le charme de la sœurlette damnée de Barbie, de la Lilith au cœur errant, de la femme qui collectionne les hommes, comme d'autres, les papillons ? Et ses yeux qui me déshabillaient déjà. Comme personne auparavant. J'ai hésité. Presque longuement. Du regard, il m'a invitée à le suivre. Je l'ai suivi. Soumise et infidèle.

Il m'observait avec délectation. Je me sentais à la fois le jouet d'un enfant gâté, la proie d'un chasseur et la terre promise d'un conquérant. Amusante Victime Accueillante. Puis, nous avons ri et nos corps se sont compris. Jamais il ne fermait l'œil, même lorsqu'il a commencé à me murmurer qu'il le savait. Il me prenait lentement. Sensuel et froid.

Son regard me pénétrait de plus en plus. Il continuait de répéter sa litanie : « Je le savais. » Ses pupilles se dilataient dès qu'il ouvrait la bouche, l'air halluciné. J'avais d'abord cru qu'il « savait » qu'il aimerait faire l'amour avec moi, qu'il nous avait devinés. Je n'y comprenais plus rien. Rien.

Sa bouche désormais rageuse gueulait cette phrase sempiternelle. Des chiffres noirs reluisaient dans sa prunelle. J'avais soudainement mal, mal à l'âme, mal aux tripes. Un effroi indescriptible devait se lire sur mon visage. Il souriait. Ses yeux prenaient des dimensions hors de l'ordinaire. Il n'y avait plus qu'eux. Et sa voix. Sa voix qui martelait les mêmes mots. Sans cesse.

J'avais froid. Mes jambes de poupée de chiffon, mon ventre, ma chair criaient. Je me suis éveillée en sanglots, le souffle court. Des bribes de mon rêve me hantaient encore. Je respirais profondément pour m'apaiser un peu. Rassurée, j'ai ouvert les yeux. Un drapeau trônait dans le coin du mur. Vert avec un aigle doré. Étais-je

toujours en train de rêver? Sans doute. J'ai refermé les yeux. Qu'avais-je fait, mon Dieu? Ma mémoire me faisait défaut.

La soirée de la veille me revenait peu à peu. J'avais rencontré un jeune apollon au nom italien. J'étais chez lui. J'ai étendu le bras et j'ai senti la chaleur réconfortante de son dos. Je me suis retournée pour l'enlacer. J'ai rouvert les yeux et mon sang s'est glacé. Son dos était entièrement recouvert d'un énorme tatouage noir. Le svastika.

Prise de panique, je me suis levée et je me suis retrouvée face à sa bibliothèque. Un livre sur les «médecins de la mort» de la Deuxième Guerre mondiale, un traité sur l'hindouisme, un guide touristique de la franc-maçonnerie parisienne, un autre sur les patriotes de 1837-38 et des dizaines sur le fascisme. Le fascisme. Partout. Brandi glorieusement. Un verre de bière allemande décorait la cuisine, des épées et une armure, le salon. Pas le cœur d'examiner la discothèque avec attention. À peine le temps d'effleurer quelques titres d'albums et de voir le nom d'un groupe punk danois néonazi.

J'ai voulu sortir. J'ai buté contre une pile de magazines, Mussolini en couverture. Haut-le-cœur. Nausée. Non, pas ici. Je suis sortie de l'ancre du dragon. Chancelante. Perdue dans ma propre ville. J'ai marché quelque temps. Et j'ai vomi. J'ai vomi toutes les larmes de mon corps. J'avais la terreur au ventre. Et ses yeux. Ses yeux ne me quittaient pas.



Ma grand-mère m'a toujours dit que j'étais celle qui ressemblait le plus à sa mère. Une brunette au nez proéminent et à l'air sévère. Ma grand-mère est née en Europe en 1943. Elle n'a jamais connu son père. Parfois, elle me raconte la douleur et le mutisme de sa mère. Sa mère juive. Une survivante. Un témoin de l'indicible. Elle n'a rien dit. Rien. Je crois que son témoignage a survécu. En moi. Dans ses yeux à lui, j'ai vu le numéro de bête de somme qu'on lui avait gravé au bras. Je le savais. Moi, l'anti-Barbie.